

Nicole Faure

PRIVEES D'ETOILES

Roman

*A toutes les étoiles qui m'ont donné la
lumière pour avancer, à celles qui tiennent toujours leur
phare éclairé.....*

Ce mercredi de décembre, cinq heures du matin, les cris d'un nouveau-né s'échappent de la chambre voisine. Une femme austère et décharnée sort par la seule porte donnant dans la grande pièce, rafistolée avec de vieilles planches, le visage renfrogné presque grimaçant. Sans un mot, elle s'enveloppe dans un vieux châle gris troué et tout en marmonnant entre ses dents « c'est une fille », quitte la pièce et s'en va. Jean, assis à la table de la cuisine avec son père, réveillé dans son premier sommeil par les cris de sa femme, a dû aller, dans la nuit profonde, taper à la porte de celle qui fait office d'accoucheuse. Las, il se soulève et entre machinalement dans la chambre.

Marie est allongée, épuisée, enfin calme, entourée par la voisine bienveillante, maternelle. Elle vient de mettre au monde une petite Justine qui repose à côté dans une corbeille en osier. C'est à peine si elle l'a regardée, ce bout de chair rougeâtre qui n'en finit pas de brailler. Pour le moment, elle s'autorise à fermer les yeux sur ce qui ne peut lui apporter que des ennuis, pense-t-elle.

Son mari Jean, le colosse maladroit, ressort sans réaction, tout est dans l'ordre des choses, l'enfant est là et Marie pourra reprendre ses activités. La tension est tombée. Il fait froid, dehors il neige, il active le feu dans la cheminée pour que la chaleur se répande dans la maison. Celle-ci n'est pas grande, Rosalie et Joseph dorment à l'étage, en sous pente au dessus de la grande chambre, Hortense, la dernière, installée dans la salle pour la circonstance, occupera désormais l'alcôve à l'arrière de la cuisine pour laisser sa place à la nouvelle arrivée. Encore une fille.

La lueur du matin s'installe doucement mais il n'est plus question de dormir, la maison s'ébranle et les tâches journalières reprennent. Rosalie, déjà formée à la vie d'adulte, réveillée par son jeune frère, Joseph, le prend par la main, le couvre d'un gilet de laine puis l'aide à descendre l'échelle pour rejoindre Hortense. Cette dernière, réveillée par les allers et venues, manifeste pour réclamer à manger. Ils ont tous appris très tôt à se débrouiller seuls et cela paraissait normal à tout le monde.

Marie et Jean s'étaient promis, mariés et, depuis, avaient eu quatre enfants. L'un d'eux, Jules, n'avait vécu qu'un mois, et Marie, surmontant ses éternelles angoisses, accouchait une nouvelle fois d'une fille qui n'arrêtait pas de crier, comme si, elle venait de quitter un pays fastueux à tout jamais perdu.

Le lendemain, elle se remit en besogne. Cette naissance, comme toutes les autres, ne représentait finalement qu'une bouche de plus à nourrir et venait s'ajouter aux difficultés quotidiennes qu'ils connaissaient.

Si Rosalie, du haut de ses cinq ans, participait largement aux tâches journalières, la nouvelle venue aurait encore besoin de sa mère.

Mais la petite comprit rapidement, au fur et à mesure qu'elle grandit, qu'elle devrait suivre l'exemple de ses frères et sœurs pour arriver, elle aussi, à se débrouiller seule. Plus tard, elle se souviendra d'une conversation qu'elle avait surprise à son sujet et qui lui avait paru étrange. Une femme avait proposé à ses parents de la prendre avec elle moyennant quelques services. Elle en était restée pantelante, découvrant la peur d'être séparée, abandonnée, puis, comme il ne s'était rien passé, elle l'avait oubliée peu à peu, sa mère n'avait pas réagi non plus, elle avait sûrement mal compris.

Souvent perdue dans ses pensées, clouée sur une chaise les yeux hagards, la mère suivait du doigt les arabesques grises de son tablier, se désintéressant de sa progéniture qu'elle laissait aller à leur gré. Quant à son père, il rentrait le soir à la tombée de la nuit, épuisé par de longues heures de maçonnerie, pas du tout concerné par les enfants tant qu'ils ne pouvaient travailler. Ils naissaient, comme chez les autres, ils grandissaient, ils arrivaient toujours à s'élever comme chez les autres. Maintes fois, Justine, avait sollicité son attention, secouant le pan de la chemise de cette masse affalée, endormie sur la table. Quand elle sut marcher, elle tenta vainement de suivre ses pas pour mettre sa petite main frêle dans la sienne, pataude et rugueuse. Elle l'aurait tellement rassurée, cette main, mais à chaque tentative, la sienne si menue et si douce, glissait dans celle de son père sans qu'il la retienne. Finalement, elle ne réussissait jamais, ni à se faire entendre,

ni à le suivre, il aurait fallu courir plus vite, il aurait fallu parler plus fort. Guide ou modèle, il aurait pu l'être, il n'en fut rien. Elle comprit rapidement que, pas plus elle que ses frère et sœurs, n'avaient grâce aux yeux de leurs deux parents. Elle abandonna tout espoir d'attirer leur attention et continua sa vie, jour après jour se forgeant au fil des années à ne rien attendre ni rien demander.

Bientôt aubergiste, on eut pu croire qu'il fut plus disponible, plus proche de sa famille. Même là, « ses yeux du ciel », comme elle les appelait, alors qu'ils pouvaient tout lui demander, ces yeux-là ne la voyaient pas. Peut-être aurait-il préféré construire des cathédrales plutôt que les modestes bâtisses qu'on lui avait commandées, peut-être que de l'auberge il n'en avait que faire, elle ne le saura jamais.

A la maison, Il n'y avait jamais assez d'argent, alors il fallait travailler sans relâche pour avoir les moyens de nourrir toute la famille, sans compter que Justine était particulièrement fragile. On ne sut pas comment elle franchit toutes ces années de l'enfance, souvent fiévreuse, restant des heures entières, silencieuse, rêveuse, dans cette pièce à peine éclairée à l'arrière de la salle, attendant sans attendre, on ne sait quoi, on ne sait qui, le regard de son père, parler avec son père, un mot de sa mère, un sourire d'elle. De rares fois, elle sortait de sa torpeur, criant et pleurant à la fois comme pour briser le mur d'une prison imaginaire, puis le calme, le silence revenait. Et personne n'avait bougé.

Alors durant ces longues heures, son esprit vagabondait, se nourrissait d'un Ailleurs, d'un autrement

qu'elle ne connaissait pas, qu'elle avait du mal à imaginer. Peu à peu elle se montra à l'affût de tout ce qui se présentait à l'auberge, l'oreille attentive à la moindre conversation, approchant à pas feutré de la salle, à la fois curieuse et craintive de la moindre originalité. C'était là l'opportunité d'ouvrir son regard, ouvrir sa vie, la propulsant à la rencontre des hommes, l'humanité, la vraie, enfin l'autre, librement.

Elle savait bien qu'au-delà du village, il y avait des chemins qui menaient à ..., Ailleurs, ce pays inconnu dont elle avait entendu parler monsieur le curé, Ailleurs où il n'y a plus d'arbres, que du sable, Ailleurs où il y a la mer, cette rivière si large qu'on ne voit pas l'autre rive, Ailleurs où des hommes, des femmes, des enfants comme elle, ont la peau noire. Comment cela pouvait être?

Curieuse d'Ailleurs et fascinée par ce qu'elle ne connaissait pas, ses jambes avaient pourtant du mal à la portée au bout du village. Et la réalité était là, chaque jour, à l'arrière-boutique de cette auberge sombre, ou dans cette salle bruyante avec ces hommes tous aussi assoiffés les uns que les autres de leur Ailleurs à eux qu'ils n'avaient jamais trouvé, sinon dans les verres de vin qu'ils engloutissaient, à voir leur visage triste et l'âge qu'ils affichaient.

Des peurs qu'elle avait héritées de sa mère, la tenaient prisonnière dans cette tristesse mélancolique. Pour éclairer ses journées, elle tentait de fredonner les airs qu'elle avait appris enfant, mais en vain, aucun son ne sortait de sa bouche. Dehors, les saisons passaient trop vite. Elle avait à peine le temps d'apprivoiser le chant des cigales et d'apprécier la chaleur du soleil sur ses épaules,

que le froid pinçant de l'hiver revenait et la ramenait au bercail.

Comme il ne fallait pas rester sans rien faire à la maison, et comme elle y était trop souvent, sa mère se déchargea en lui mettant entre les mains les boutons à recoudre, les chaussettes à repriser puis, les accros aux chemises, aux pantalons. Peu à peu enfin, elle se mit à les confectionner tout entier, d'abord pour la famille puis pour les voisins et ensuite aux alentours. Au village, elle fut bientôt reconnue comme bonne couturière et la maîtresse du château lui confia ses robes et ses chemisiers.

Privée depuis longtemps de l'attention dont elle avait besoin, elle n'eut de cesse de répondre positivement aux attentes qu'on avait d'elle et qui la rendait vivante. Plus que cela, elle prit l'habitude d'aller au-delà de la demande, d'ajouter un plus pour une plus grande satisfaction de ses clientes. Elle aimait leur ravissement quand elle leur apportait son travail, leur sourire, leur plaisir la nourrissait.

Plus encore, tout en cousant, elle donnait vie à la robe qu'elle préparait pour Madame de Bellevue, aux chemises de Monsieur, aux corsages des filles de Madame. Parcourant les chemins et les routes, froissée quelque peu dans la calèche qui la transportait jusqu'en Arles pour rendre visite à sa cousine Germaine, cette soie couleur lavande, devenait un peu Justine, emmenant son âme au-delà de ses limites. Quand elle tiendrait la robe de nouveau entre ses mains, pour des retouches ou des reprises, elle aspirerait l'air de là-bas. Le contact des fibres lui raconterait le ciel et la mer, le vent dans les plis. Portée par un regain d'énergie, balayant l'incapacité dont elle se croyait affublée, son esprit traversait les montagnes,

parcourant ces pays inconnus, ces Ailleurs qu'elle n'osait imaginer découvrir un jour.

C'était sans compter avec la volupté qu'elle se découvrait chaque fois que Madame de Bellevue l'autorisait à rester quelques heures dans son salon pour parcourir les livres de la bibliothèque. Elle ne comprenait pas tout, loin de là, mais approchait l'ampleur de la Connaissance et sans peur, s'y blottissait langoureusement.

A l'auberge, quand elle voyait arriver des pèlerins, à pied avec leur sac sur l'épaule, elle se dit souvent que le bon dieu l'avait entendue. Elle-même, incapable d'aller Ailleurs, Ailleurs venait à elle en la personne de ces voyageurs de passage. Souvent venant de l'est, de l'Europe centrale, nombre d'étrangers faisaient halte à Saint Laurent le Sauveur et aux heures de pointe, buvant le vin doux de l'année, ils racontaient leurs aventures aux travers des pays.

Alors que cette jeune couturière s'étiolait, un vent d'Ailleurs venait à sa porte titiller ses ailes trop longtemps repliées, ce léger frémissement lui donnait des idées d'envol, c'était peut-être là le scintillement de l'étoile lui montrant l'ouverture qu'elle espérait malgré elle.

A seize ans passés, elle vit cette pièce grise et sombre comme une cage à tout jamais fermée sur un monde qu'elle désirait connaître. Là, elle ne pourrait que s'éteindre et mourir, entendant les hommes du village parler fort au comptoir, elle comprit qu'elle se devait de donner forme à ses rêves. Elle se trouvait acculée à faire le pas qui sauve, le seul nécessaire pour la sortir de là, mais aussi le seul qui fait mal. Elle osa enfin imaginer autre chose que ce qu'elle vivait. Déjà passer le seuil de l'auberge autrement que pour

ses courses, était du domaine si ce n'est impossible, voire périlleux. Pourtant, quand ce besoin d'air, de nature, se fit trop pressant, elle puisa en elle cette force de vie qui lui permit de dépasser ses peurs.

Et comme souvent l'intention attire l'événement, tout s'enchaîna pour lui donner le coup de pouce nécessaire. Madame de Bellevue avait fait savoir qu'elle attendait sa robe le plus vite possible et qu'elle comptait sur une livraison de Justine pour l'ultime essayage. N'écoutant que son devoir, celle-ci termina la robe et l'emporta aussitôt sous le bras.

Or, ce jour là, sur la route conduisant au château, son regard se porta sur un campement nouvellement installé. Son devoir de livraison lui ôtant toute angoisse, au fur et à mesure qu'elle s'approchait, cette vie qui s'agitait devant elle capta son attention. Oubliant sa timidité, elle s'arrêta devant un jeune gitan en train de jongler le long du chemin.

Là, les yeux émerveillés par cette légèreté, cette liberté qu'émanait du jeune homme, les minutes passèrent sans qu'elle s'en rende compte. Elle suivait ces balles de toutes les couleurs, les unes après les autres, persuadée que celle-là, il ne la rattraperait pas. Elle s'esclaffait, se soulevait comme emportée par le mouvement, si bien que le jeune homme lui proposa d'essayer. Et toutes les balles retombèrent au sol. En même temps, telle Perrette de La Fontaine, elle retrouva ses esprits et ce pourquoi elle se trouvait là. Elle bredouilla qu'elle devait partir, Il lui promit de lui apprendre si elle le revenait. Enthousiaste et fiévreuse à la fois, elle accepta en hâte. Elle avait ri, elle avait bougé, elle ne savait pas qu'elle savait. Là ce n'était

plus gris, lourd, triste, monocorde, insipide. C'était toutes les couleurs, jaune et vert, rouge et violet, orange et bleu, chaud, léger et gai. Plus tard, elle prit peur de ce qu'elle avait promis. Comment s'échapper de nouveau de l'auberge, elle qui ne sortait jamais, en aurait-elle encore la force ?... et puis, elle verrait bien. Cette découverte la laissa tremblante, elle n'était donc pas si apeurée, si timide qu'on voulait lui faire croire, destinée à ces seuls quatre murs, incapable de vivre à l'extérieur. Ailleurs était tout près, il fallait seulement ouvrir la porte et passer le seuil.

Elle prit l'habitude peu à peu de sortir tous les après-midi, de plus en plus, son père faisait la sieste, sa mère restait derrière le comptoir. Son travail n'en pâtit pas pour autant, elle retrouvait une force de vie enfouie en elle depuis trop longtemps. Méfiante au départ, elle en vint à laisser libre court à sa légèreté d'adolescente qu'elle découvrait en dévalant le chemin qui rejoignait la rivière. Là, des heures durant, ses pensées suivaient ces agiles poissons qui serpentaient entre les cailloux. Elle ne voyait pas le temps passer, seul le soleil qui se cachait peu à peu derrière la montagne, la fraîcheur de l'ombre, lui intimaient de rejoindre la maison.

Elle ne demandait rien, n'attendait rien, et surtout pas le jugement d'un de ces meilleurs qu'elle côtoyait à l'auberge lui montrant ce qu'elle n'avait pas fait, pas su faire. Il ne fallut pas longtemps pour que ce nouvel ami lui apparaisse différent. Presque immédiatement, elle se sentit exister, soulevée, emportée vers des possibles. Rien n'était acquis, elle le savait bien mais cette bouffée d'air lui rappelait que dehors, à découvert à l'horizon, il y avait toujours, un lieu, quelqu'un, enfin la lueur d'un phare pour celui qui voulait le voir.